La lettre à Louise

The letter to Louise.

La lettre à Louise.

Francis Marmande

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2855>

DOI : 10.4000/leportique.2855

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2016

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Francis Marmande, « La lettre à Louise », *Le Portique* [En ligne], 36 | 2016, document 10, mis en ligne le 15 février 2017, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/2855> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.2855>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

La lettre à Louise

The letter to Louise.

La lettre à Louise.

Francis Marmande

- 1 L'histoire de La lettre à Louise, article publié en Europe et aux États-Unis (Yale University), en 1989, à peine un an avant la mort de Michel Leiris (30 septembre 1990) vaut son pesant de signifiant.
- 2 Chaque texte a son histoire.
- 3 Parfois plus piquante que le texte.
- 4 Chaque histoire a la sienne.
- 5 Souvent plus drôle que le texte.
- 6 Un ami m'ayant demandé, à la suggestion de Pierre Bourdieu, une présentation de Leiris pour le supplément *Liber*, la reçut en temps voulu et la lut d'abord en se tapotant le menton.
- 7 Bourdieu avait fondé *Liber*, « supplément littéraire du *Monde* » – mais aussi, en leur langue, de quatre autres quotidiens nationaux, *El Pais*, le *Times Literary Supplement*, *Allgemeine Zeitung*, *Indice* – ; l'aventure dura deux ans.
- 8 Époque époque opaque – comme on disait sans chercher midi à quatorze heures – où l'« Europe » se préparait à n'être qu'un marché de dupes, un château fort replié sur ses banques, une terre d'asile refusée aux réfugiés que la misère appuyée sur la torture chassent des dictatures en guerre, un immense lotissement doublé de son petit parc d'attraction interdit aux chiens et aux tziganes ; non sans cette part d'illusion que n'arraisonne jamais le désespoir, l'Europe était une idée, un possible, un perron vers l'internationalisme, et un nuage intellectuel.
- 9 J'aime les nuages.
- 10 Un des programmes de *Liber*, c'était de faire connaître aux cinq partenaires, un écrivain rare, un acteur de sa langue, une conscience dont l'étrangeté empêchait justement la « mondialisation », le terme n'était même pas inventé : cet envers privé de langue, de la

langue de l'autre et d'autre éthique que celle du capitalisme le plus sauvage. Ce qu'on finira par nommer, non sans esprit, le libéralisme.

- 11 Pour la littérature française, Bourdieu et mon ami qui jouait le rôle de rédacteur en chef, pensèrent que Michel Leiris ferait l'affaire. Cet ami, normalien, normopathe, normal, devait me faire plus tard un coup très bas, dont je n'ai jamais su s'il s'agissait d'un hasard ou d'une vengeance.
- 12 Pour l'heure, tous deux au journal *Le Monde*, lui, là-haut, moi, pigiste, le jazz, la littérature, le débat politique, quelques autres fariboles nous liaient vraiment. Quand je remis ma copie – après avoir sué sang et vin –, il me prodigua des félicitations bredouillées (pourtant pourvu en charme autant que d'esprit, était-ce donc cela, il bégayait en timide), non sans me dire que Bourdieu trouvait mon texte un peu abscons.
- 13 Ce n'est pas la première fois que l'on m'en faisait reproche, je n'ai jamais su pourquoi. Venant de Bourdieu, la remarque m'étonnait quelque peu, mais bon. J'ai su en revanche, plus tard, qu'il n'avait jamais eu communication de cette première version.
- 14 Sur les vingt ou trente pages, je changeai donc en tout et pour tout, un adjectif, un seul. Froissé, mon ami s'agaça : « Bien, j'ai compris. Marchons ». Bourdieu trouva la seconde version, la première pour lui, de son goût. J'ai connu des gens veules, des lavettes, personne au monde n'a à être Bayard, Diego Puerta ou Jean Moulin, mais celui-ci, mon ami, dans des circonstances somme toute dérisoires, réinventerait l'art de la bassesse.
- 15 Aux prises avec ce sujet (Leiris), cette ambition (*Liber*), ce surmoi que j'aimais tant (Bourdieu), et quelques autres vanités, je travaillai comme un âne du Marensin, jusqu'à la version que je republie ici. Découvrant au passage – tu parles d'une découverte, ce n'est tout de même pas la théorie de la relativité restreinte... – qu'il n'y avait pas le moindre article d'un savant nippon, la moindre thèse d'un génie étatsunien, la moindre allusion de ce petit peuple de moinillons leirisiens déjà tout employés à psalmodier « – reusement » et autres extases tauromaches, pour s'être si peu que ce soit arrêté sur le nom « de jeune fille » de Louise Leiris, la dénommée « Zette ». Son nom du père.
- 16 Comme n'eût pas manqué de dire leur illustre voisin et ami, Jacques Lacan, « les non-dupes errent ». Je me souviens distinctement du dernier jour de séminaire, en 1973, où il écrivit au tableau sans un souffle, nous laissant l'entendre, ce calembour assez marrant en gage de titre pour le séminaire à venir.
- 17 Leiris de A jusqu'à « Zette » : que ce chaffre hypocoristique soit lui aussi repris à l'envi par une tribu de benêts surdiplômés m'a toujours épaté. J'ai un peu connu Leiris, n'exagérons rien (comme c'était drôle !), je n'ai croisé Madame Louise Leiris que deux fois, Quai des Grands-Augustins. Dans leur immense appartement qu'ils partageaient avec les Kahnweiler et un mobilier, des toiles, qui partout ailleurs eussent passé pour de l'art.
- 18 En revanche, je connaissais depuis mon arrivée de province (Pays Basque) à Paris, en 1962, la Galerie Louise Leiris, presque avant de lire *L'Âge d'Homme*. Le grand écart entre ce lieu à mes yeux prestigieux (la guerre d'Algérie venait de finir, Picasso était loin de faire l'unanimité) et la discrétion du petit bonhomme Leiris, m'avait mis je ne sais quelle puce à l'oreille.
- 19 Quand, pour Pierre Bourdieu que je connaissais un peu, mais n'exagérons rien – comme c'est bizarre et quelle coïncidence ! – je me mis à bosser, conscient que je n'avais rien d'un patenté leirisien (quel vilain mot, quand on y songe ?), je m'interrogeai vite sur le

patronyme, le nom du père (mettons) de la dénommée Louise : « Godon », la nouvelle est aujourd'hui si banale.

- 20 Pourquoi donc ? lettre volée, voir Lacan, personne n'avait tourné autour du pot ? Mystère. Moi, j'étais convaincu qu'il y avait une bibliographie planétaire sur la question. Enfin, fussé-je si peu que ce soit spécialiste, j'eusse commencé par là. Les anagrammes de Saussure, Starobinski, Jean Paris, Lacan et quelques autres, m'avaient suffisamment fait danser le neurone, pour que la chaîne Godon-Dogon-Gondole-et-Gondar se déchaînat.
- 21 Consulté, Jean Jamin, je le voyais beaucoup à l'époque, se déclara après un long silence que j'entends encore ce soir, sidéré : « Franchement, ça m'ennuie que ce soit toi qui aies trouvé ça, et qu'on n'y ait pas pensé. »
- 22 À vérité, ce ne sont pas ses mots. Ainsi traduits en français moderne, ils ont l'air vaguement envieux et dépités. Les siens étaient cocasses autant que verts : « Je dîne ce soir avec Michel – il l'appelait « Michel » et buvait du Sancerre avec Leiris – ; il en est resté baba. »
- 23 Le baba, c'était moi, ignorant comme Évariste Galois, sans doute, ou peut-être Newton en son temps, sur quoi j'avais bien pu mettre le doigt. Je ne rapporte pas ici les mots de Leiris, le Sancerre aurait trop bon dos, mais il conclut par : « Quand tu publieras mon Journal, Jean, tout le monde comprendra ».
- 24 Je résume : en 1989, Leiris et Jamin buvaient allègrement du Sancerre – je me souviens encore d'un déjeuner fringant auquel j'étais convié, au Musée de l'Homme, ça y allait sec –, personne n'avait songé à Godon/Dogon/etc., personne ne connaissait le secret de famille : « Zette » n'était pas la sœur de Madame Kahnweiler, mais sa fille « cachée ».
- 25 Aucune de tous ceux qui rôdaient autour du Centre atomique de la psychanalyse n'avait eu l'oreille alertée par ce secret en forme d'anagramme. Leiris et Bataille, les deux premiers écrivains psychanalysés, voir Borel et les exégètes, passons...
- 26 Secret de polichinelle au demeurant, tant pour l'entourage immédiat (les Masson, Lacan, Bataille, etc.), Picasso n'ayant pas manqué de glisser à Leiris au moment de ses noces : « Alors Leiris, vous allez épouser un secret... » C'est évidemment cette proximité indicible de l'intime et de la vie telle qu'elle va, à laquelle tout un chacun, dans le souci de sa carrière, s'emploie, qui échappe. Je pourrais émettre bien d'autres hypothèses, mais je n'ai rien d'un spécialiste.
- 27 Toujours est-il que Leiris laissa des instructions pour que me fût remise sa bibliothèque personnelle, hors évidemment les ouvrages sélectionnés et normalement prélevés par le fonds Jacques-Doucet. À charge de la remettre à une « institution de mon choix », les termes sont actés (pour une fois que le mot est employé à juste titre !). Ce qui donna lieu à une inauguration très officielle à l'Université Paris VII, la dissidente gauchiste de la vieille Sorbonne, avec Nadine Forest, Présidente, professeur de parodontologie, tous munis de flûtes en plastique avec pied à visser, pour un champagne un peu tiède.
- 28 J'ai aimé Paris VII comme on aime un terrain de vol à voile (Itxassou) ou un club de jazz (le Montana). C'était et c'est resté la seule et plus importante université pluridisciplinaire – sciences, médecine, littérature et sciences humaines – qu'avait laissé entrevoir Mai-68.
- 29 Les diverses droites au pouvoir entretenaient avec un sérieux incroyable les locaux dans un état désastreux, tout le monde bricolait avec génie, les toilettes étaient dégueulasses, mais, des mathématiciens aux historiens de l'Antiquité en passant par les

départements de non-bacheliers et les services pour « étudiants empêchés » (nous enseignions en prison), tout le monde lisait Leiris (Beckett, Limbour, Louis-René des Forêts, Guyotat, Bataille, Montaigne, La Boétie), Roland Barthes avait renoncé à diriger notre département : Sciences des Textes et Documents.

- 30 Personne ne savait bien ce que signifiait cet intitulé qui impressionnait à l'étranger, mais, lorsque les modernes voulurent qu'il s'appelât Lettres Arts Cinéma (LAC), tout le monde sut d'un coup.
- 31 L'installation de la bibliothèque Kahnweiler-Leiris dans la Tour centrale de Jussieu où résidait alors l'Université qui s'appellerait plus tard Paris Diderot – mais que tout ça est loin ! – cette installation (beaux meubles, autant que l'on pouvait), dans la salle de Littérature au présent équipe que j'avais inventée sans réfléchir, avait été précédée d'un déménagement, ou plutôt d'un transfert, du Quai des Grands-Augustins au 2^e étage de la Tour Centrale.
- 32 Quai des Grands-Augustins, dans l'immense appartement vide des Kahnweiler/Leiris qui avaient toujours, avec deux personnes de service, vécu ensemble, j'avais levé une petite troupe d'étudiants si amicaux... Je comprenais mieux Bonaparte, ce n'est pas si difficile... Je dirigeais l'Unité de Formation et de Recherche (UFR). On se retrouvait ensemble, on emballait ensemble, on déjeunait ensemble, on riait ensemble, et fourbus, on se quittait ensemble. On était gais.
- 33 Dans l'immense appartement, il ne restait que les livres, nos cartons, et, sur un petit guéridon instable, une énorme lampe ventrue qu'avait peinte Pablo Picasso en personne. Parties, les chaises de style aux cartons dessinés par Braque, Derain, et les autres... Déjà décrochées les toiles, toutes à tomber. Tout ça ne manquait pas d'impressionner.
- 34 J'avais marqué au sol (beau parquet, belle marqueterie) un parcours en pointillé, pour que personne ne renversât la potiche à Picasso. Bien entendu, vu d'aujourd'hui, tout ceci vous semble à la fois naïf et si peu pertinent. Ce qui s'appelle le temps qui passe, et la mort pas dite.
- 35 Sinon, qui pourrait comprendre que je mette ce soin à republier ce petit texte aux grands effets ?

La lettre à Louise

Monsieur, je m'étonne de ne pas voir mon nom, ni celui de Bernard Frank, dans la liste des signataires des 121. La mémoire est aussi menteuse que l'imagination, et bien plus dangereuse, avec ses petits airs studieux.

Nous fûmes pourtant sur ce sujet, interrogés, le même jour, par la police française, et je fus pour ma part plastiquée un peu plus tard – ce que rapporta la presse d'alors. Ma réputation de futilité étant bien assise, je vous serais reconnaissante d'en citer à l'occasion les exceptions.

Françoise Sagan, Lettre à Libération, à propos de la publication de la liste des signataires du Manifeste des 121, (1998).

- 36 Leiris Michel, (1901-1990), poète, ethnologue, écrivain, petite république indépendante proche du surréalisme et du communisme, convaincu d'entrée que la poésie remédie à tout, produit d'une classe très moyenne, neveu d'acrobate qui enlève l'écuyère, amoureux d'amitiés rendues (Masson, Métraux, Bataille, Limbour, Sartre, Césaire, Picasso, Bacon...), passeur du littéraire à la brutalité des faits, secrétologue invisible et

surpeint (Masson, Picasso, Giacometti, Bacon) ; craintif sans recours contre ce qui se passe au-dedans ; dressé jusqu'à la fin contre le colonialisme (c'est, mettons, réglé), contre le fascisme (tout reste à faire), et contre le racisme (on commence) ; Parisien parmi des millions, « un vieux petit monsieur mis sobrement mais avec attention, sans barbe ni moustache et la tête rase, etc. » ; méticuleux sans ordre, styliste exact, crabe à la démarche oblique, effacé qui donne son nom, par lois anti-juives obligé, à l'œuvre de Kahnweiler (galerie Louise-Leiris) ; rivé jusqu'à la tentation du suicide, au devoir de lucidité ; Leiris fixe, dans un genre qu'avait fini Rousseau, les règles d'une autobiographie *non-figurative*.

- 37 Il en change les donnes (*L'Âge d'homme*, *La Règle du jeu*), celles du lien aux autres (*L'Afrique fantôme*) et le rapport de fond au langage (*Langage Tangage*). Sa fidélité lui sert de passe : passeur entre la littérature et les faits, entre la poésie et l'action, entre les arts et les sciences humaines.
- 38 De l'expédition Dakar-Djibouti où l'entraîne Marcel Griaule en 1931, il revient – à sa façon – ethnologue. Son journal personnel, *L'Afrique fantôme* (1934), codicille imprévu aux *Impressions d'Afrique* de Raymond Roussel, agace les savants comme une gaffe (« *On ne peut jamais tout dire, c'est entendu, mais dans l'Afrique fantôme, je voulais dire le maximum* »). L'excès de subjectivité, de sensibilité, cette part critique de l'analyse de terrain surprennent...
- 39 Au retour, Marcel Griaule publie une étude sur *Les Masques Dogon*. De son côté, Leiris analyse en détail *La Langue secrète des Dogon*. C'est un travail sérieux, dans le style de son ouvrage sur *La Possession et ses aspects théâtraux chez les Éthiopiens de Gondar* (publié en 1958). Son rapporteur scientifique déplore le manque d'organisation rationnelle, ces espèces d'« explosions successives de pensées ». Leiris n'est pas touché. Il aime la formule et se remet au travail pour publication.
- 40 La langue, le secret, la possession, la comédie rituelle et jouée, l'identité et les masques : tout ce qui le préoccupe est là. Musique secrète des mots. À travers les noms qui le retiennent sans qu'il s'en avise (*Dogon, Gondar, Sanga*), à travers ces mots de glossaire sans emploi dont les lettres volent comme un signe adressé par des peuples sans âge, la tension de Leiris ne s'exerce que sur ce qu'il veut nommer. Dans une intimité ouverte au monde.

« Jazz – jase en zigzag, je joue, je jouis, je geins ! »

- 41 C'est par le jazz qu'il vient à l'ethnologie. Au sortir de la guerre, dès le début des années vingt, le jaillissement des voix et des rythmes noirs le transporte. Premier appel. L'exotisme tord la civilisation des villes modernes. Le déchaînement de cet heureux mélange (le rêve de l'Afrique, plus le fonctionnement industriel) le sidère d'autant que l'érotisme y est ouvertement mêlé. Le hasard (objectif, sans doute) fait le reste. À *Documents*, revue fondée par Georges-Henri Rivière et qu'anime Georges Bataille, Leiris rencontre Griaule. Nous sommes alors en 1929. Il revient du surréalisme auquel il a adhéré sans réserve. Il s'entend mieux avec Aragon qu'avec Breton. Depuis 1922, il est très lié à André Masson, et depuis 1924, à Bataille. L'amitié est pour lui ce qui compte. Peu après Bataille – c'est une première dans les lettres françaises – Leiris passe sur le divan du Docteur Borel, lui-même analysé par Loewenstein qu'avait accueilli Freud. On est à la source.

- 42 La psychanalyse et l'ethnographie le ramènent à la littérature. Il espérait en sacrifier la vanité chez les Dogon de Sanga, aussi bien à Gondar, en deux ans de périple où il veut l'oublier. La littérature le rattrape.
- 43 On en a profité pour dire, un peu vite, qu'il s'est alors fait, dans son autobiographie, l'ethnologue de lui-même. La formule est tentante. Elle ne rend qu'approximativement compte de l'entreprise inaugurée par *L'Âge d'homme* (1939) et poursuivie dans *La Règle du jeu* : 1) *Biffures*, 1948 ; 2) *Fourbis*, 1955 ; 3) *Fibrilles*, 1966 ; 4) *Frêle bruit*, 1976, à quoi, en supplément, on ajoutera *Le Ruban au cou d'Olympia* (1981), *Langage Tangage* (1985) et *À Cor et à cri* (1988).

La brutalité du fait

- 44 Comment rattacher les (petites) tracasseries du sexe ou la curiosité méthodique des jeux du langage à un soin ethnographique ? Comme chez Picasso (l'expression vient de Francis Bacon), c'est la *brutalité du fait* qui est au fond de l'exigence de Leiris. Il prend les mots à la lettre. Il écoute ce que lui dit le langage, son interlocuteur premier, le seul à poser à cru la question de la poésie et celle de la vérité. Pour l'ethnographe comme dans la confession (confiance ou aveu ?), le but est le même : formuler une sorte d'anthropologie générale. Rester en funambule entre l'extrême intériorité et le plus lointain ailleurs, sur cette ligne où se défait le sujet plus qu'il ne s'assure. Garder jusqu'au bout l'ambition de montrer le dessous des cartes (ce qui n'est qu'un début), mais surtout de les redistribuer, afin de faire coïncider un jour l'écriture et la vie (« *Je me suis aperçu un jour que ce livre relatif à ma vie était devenu ma vie même* »). Ou du moins d'en tenter la chance.
- 45 Qu'écrit-on avant de lever l'ancre ? Le *Journal* de Leiris est net. Ce qui fait de l'œuvre une expérience, c'est son bougé (Bacon), sa netteté de tremblé (Picasso), du *Journal* à *L'Afrique* et d'icelle à *La Règle du jeu*. On reprend. En 29, le *Journal* cède la place au voyage : « *Je voudrais tomber malade à force de sincérité. Donner l'exemple unique d'un homme qui somme toute, s'est rarement illusionné sur lui-même et a su mieux que quiconque voir clair en lui. Toutefois j'ai une peur énorme que ce soit précisément en croyant à cette sincérité que je me trompe...* »
- 46 J'aimerais avoir le courage d'écrire dans ce cahier des choses de ce genre : aujourd'hui j'ai chié de telle manière, j'ai fait l'amour de telle autre, j'ai pensé cela de tel ou telle, je me suis branlé, j'ai mangé de bon appétit, j'ai ri de telle stupidité, à tel moment de la journée j'ai cru que j'avais du génie, j'ai été flatté de telle chose qu'on m'a dite, j'ai espéré être publié dans telle revue, chez tel éditeur, j'ai eu peur de telle ou telle chose, etc., (17 mai). Mais relater, c'est frelater. Les pages s'aplatissent : adolescentèmes, lapalissades, cioranneries, coucheries faiblotes, saouleries de comptoir, plus trois livres au programme : les *Confessions* (il serait temps), *Totem et Tabou* (ça peut aider), *Psychologie collective et analyse du moi* (d'accord)... Entre mille notations qui ne disent pas tout (la vérité ne peut se dire toute), avec le jazz pour aiguilleur du ciel, on entend cette décision : « Il y a quelques jours j'avais décidé de me mettre à étudier la question noire ».

Glossaire, j'y serre mes gloses

- 47 Détail pittoresque, tel un ethnographe consciencieux, l'écrivain travaille à l'aide de fiches... On est passablement loin, on le voit, de l'*écriture automatique*. La visée, ce ne sont pas seulement pour lui ces associations d'idées auxquelles il excelle, ces dissociations de lettres auxquelles il s'abandonne, ces jeux de mots qu'il suscite : ce qu'il veut, ce sont des *associations de faits*. Ce n'est pas le seul paradoxe de Leiris. *Images de marque*, son livre le plus récent, les aligne avec une sécheresse mortelle que l'on prend, bien entendu, pour un divertissement formel : « *Un crabe à la démarche oblique* » ; « *Un énergomène qui n'a jamais cassé de vitre* » ; « *Un révolutionnaire que ses habitudes paralysent et que la vue du sang ferait presque blêmir* » ; « *Un athée adorateur de la lune* » ; « *Un positiviste qui a faim de miracles* », etc. On en rit, on en tremble. Ils sont trop littéralement lapidaires. Eux seuls, derniers mots gravés en passant, permettent dans leur sinistre légèreté de penser le paradoxe comme une tension, la vraie coupure. En fait, manque à vivre, évidemment, jamais on n'a si peu cru à l'écriture.
- 48 De bonne éducation, Leiris ne craint pas l'insolence. Plutôt réservé, il court à l'outrance. Assez prudent, il n'hésite pas à prendre des positions radicales. Très secret, il apparaît comme un des écrivains les plus étalés du siècle. Rêvant d'ailleurs illimités, il s'enracine. Avidé de s'effacer, il voit son nom donné par Louise, sa compagne, à l'une des galeries les plus importantes de l'art contemporain : la galerie *Louise-Leiris*. Petit homme timide et effacé aux cruels autoportraits, il aura posé pour les plus grands peintres du siècle (Masson, Picasso, Bacon, Giacometti...).
- 49 Dans ce qu'il estime être son *devoir de lucidité*, cette œuvre de dénuement ultime, il sait – et c'est là que sa position dans le siècle est essentielle, unique aussi – qu'il n'a d'autre recours que cet équilibre menacé entre le dedans et l'extérieur, le gouffre du moi et le désert de l'objectivité. Un peu comme Henri Michaux dans *Ecuador* ou René Char dans *Les Feuilles d'Hypnos*. Ce n'est qu'à ce prix, à cette intenable condition, qu'il aboutit à dire le peu qu'il sait, mais tout ce qu'il sait, du fait d'être un homme d'aujourd'hui. Rester debout, les yeux écarquillés, malgré la conscience du manque et sa détresse... Et continuer jusqu'au bout, aligner des phrases qui tiennent à peu près d'aplomb, comme simple manifestation vérifiable de ce maintien. La subjectivité où s'effrite le narcissisme (coquetterie comprise) permet au moins d'envisager la marge appréciable du « *calcul de l'erreur* », avec pour horizon – chez Bataille aussi, on s'en avise moins – le rêve ultime de la poésie.

« Mammifère. – ma mère l'était, il faut m'y faire... »

- 50 Autobiographie ? Si l'on veut : on l'a tant dit, de toute façon, qu'il faut s'y faire... Le *je* qui s'écrit chez Leiris pourrait bien être pourtant, non sans ironie, celui de la poésie lyrique que le songe de la science remet en scène. C'est ce qui explique que, de cette « autobiographie » aux règles réinventées, on ne puisse déduire nul fil biographique qui tienne. Elle voile autant qu'elle dévoile. *Le Journal*, avec ses vraies fausses révélations du dispositif familial et des patronymes, l'a bien montré. Post mortem. Rimbaud l'a mis sur la piste de ce réalisme halluciné. Mais Rimbaud a dû tout lâcher. Mallarmé au contraire, dont toute l'aventure signale qu'il n'est jamais dupe, qu'il sait de quoi il retourne, guide la langue secrète de ce chasseur de secrets Dogon.

- 51 Embarqué par une préface (*De la littérature considérée comme une tauromachie* : une des plus belles du genre) qui dissimule ses peurs sous un humour assez indécidable, on se gardera de ne voir dans l'acte autobiographique que sa part de risque (elle y est, bien sûr...) et dans le porte-plume un estoc *de muerte*. D'autant moins que nous devons à Leiris, *aficionado* repent, les pages les plus incisives sur la part de sacrifice et de jeu où se reflète la comédie funèbre qu'est la corrida (*Miroir de la tauromachie*, 1937).
- 52 Le vrai risque d'écrire est ailleurs. Plus sourd, plus ombrageux, il n'est que le risque inavouable que la littérature, au fond –e défiance héritée de Dada ! – ne soit qu'une comédie du danger d'être. Plus plat, plus décisif, il n'est que le risque d'affronter sa propre bêtise. Et, au passage, de toucher au fond de contradictions plutôt vaines. « *Le voyageur est le seul personnage que je sois avec sincérité* ». Tout Leiris se joue dans la phrase. Tout y est : le voyage, le personnage, l'idée d'exception. Cette citation n'est pas exacte. Depuis *Miroir de l'Afrique* (miroir : mêlée de textes hétéroclites, fatrasie, genre ancien ; le genre à venir), on la repère dans une lettre inédite adressée à Louise par l'ethnologue malgré lui. Leiris est secrétaire-archiviste de la mission pour laquelle il coupe son *Journal*. Il écrit la nuit à sa femme. C'est à elle qu'il adresse, liasses par liasses, les notes qui feront *L'Afrique fantôme*. Il les double de lettres personnelles. Elles figurent en marge de l'édition nouvelle de Jean Jamin. Les choses se compliquent. On en est au triangle : *Journal* posthume, rédigé jusqu'au bout au milieu de la chambre à coucher, missives, liasses du pays Dogon. Chez l'éditeur, *L'Afrique fantôme*, comme un signe de piste, s'est baladée dans six collections différentes. Elle vient de trouver son « *sitio* » (*Miroir...*). Avec le temps, on est étonné de sa vigueur, autant que de la mollesse conjugale des lettres d'accompagnement. Leiris dit exactement à Louise ceci : « *Je regarde par instants la fenêtre pour voir si le pic Ténériffe (Canaries) dont on nous assuré la vue prochaine se montre enfin. En faisant cela, je sais que je ne joue pas la comédie et que le personnage "voyageur" n'est pas pour moi un rôle, mais le seul personnage que je sois avec sincérité* ». Toute la différence est là : géographie, soupçon, scène immédiate, énonciation, les pronoms, ce trafic. Ce trafic se dédouble. C'est la mise en miroir du texte connu *L'Afrique fantôme*, édité par un sage. Toute l'histoire de la littérature est là.
- 53 Se méfier des phrases, mais se complaire aux boucles, au mouvement circulaire des périodes, au jeu baroque de l'écriture... Se méfier de la littérature, mais en tirer la seule couleur, le seul calme du fait de vivre. Et au bout du compte, quand on a été l'homme des balancements impossibles, de la difficulté d'être, de la volonté de mourir, de la déception de soi, de l'entre-deux, n'avoir d'autre rêve, d'autre jouet, que ce talent souverain où se suspend, à défaut de s'y résoudre, l'hésitation entre le son et le sens, cette arbitraire fêlure qui n'est pas moins insupportable que la présence au monde. Les gloses de Leiris s'ouvrent à l'infini comme un cri d'enfant tendu vers ce corps qu'évoque la langue à peine maternelle (« *Mammifère. Ma mère l'était, il faut m'y faire* »).
- 54 À cet élan, que soulignent involontairement le refus douloureux de la fécondité (rester un « être-pour-rien », dirait Barthes) et la fréquentation du suicide, il n'est qu'un recours imparfait mais irremplaçable, une espèce de drogue dont les usagers sont également les autres : l'écriture, cette illusion bien réelle d'échapper à la coupe de la mort.
- 55 C'est cette chimie du sens, cette alchimie du rêve qui le conduisent à se noircir. Il est à lui-même son propre nègre en écriture. Il a sur lui le même regard qu'il porte sur les Nègres d'Afrique ou des Antilles (s'agissant de l'ami d'Aimé Césaire, on emploie le mot « nègre » comme Michel Butor : « à dessein »). Le rêve n'a pas de sens caché. Il est déjà

un récit, un récit pris pour la vie et la vie pour un songe. La volonté de se noircir, Leiris la trouve dans l'ivresse. Limite ? Que la vie ne se résume en fin de compte qu'à une « vie d'écrivain ».

- 56 Sa démarche sans équivalent atteint à une distance qu'on ne pensait pas possible. Elle invente une objectivité qui dit sèchement *je*. Elle doit à Montaigne, à Nerval autant qu'à Proust et à Roussel. Larousse, Littré et Grevisse en sont les livres de main, comme on dit de certains hommes qu'ils sont des hommes de main. Leiris n'invente pas. Il biffe. Et s'il biffe, ce n'est que pour l'*exactitude des faits*. Raturant sur la page, il n'aura cessé de lier l'inconciliable (surréalisme, Collège de Sociologie, existentialisme), les savoirs en voie de définition (anthropologie, linguistique, psychanalyse), les êtres séparés (Masson, Limbour, Bataille, Sartre, Picasso), avec un sens rare de la proximité et de l'éclat discret. Sans jamais manquer de s'adresser à Louise, la toute première destinataire d'une œuvre que l'on peut désormais lire comme « *une longue lettre à cette coutumière et tendre confidente, sa compagne au clair regard* » ?
- 57 De Dakar à Djibouti, Leiris rédige tous les soirs un journal dont il lui envoie les livraisons, sans même relever que, sous les noms qui l'obsèdent (*Dogon, Gondar*), au point, plus tard, d'en faire une fantaisie (*Un Dogon en gondole*), c'est, sans le savoir, son nom à elle qu'il récrit en tanguant.
- 58 Son nom de jeune fille – nom de quel père, au juste ? – son nom qu'il retrouve à travers l'amour d'Hélène Gordon (djinn d'après l'Afrique), comme il s'entend dans le soutien des rebelles de *Gojjam*, en une jam-session où l'on attend Godot : son nom de Louise Godon.

RÉSUMÉS

Publié en 1989 (d'abord, à la demande de Pierre Bourdieu, par *Liber* – éphémère supplément européen du *Monde* ; puis par la Revue des « *french studies* » de Yale University ; plus tard par la revue *Littérature*), *La Lettre à Louise* mettait bien involontairement le doigt sur le secret de famille que révélera le *Journal*, publié post-mortem par Jean Jamin. Ce qui, dicit Jamin impressionna Leiris et eut bien des conséquences. L'article est aujourd'hui un peu fané, mais son histoire vaut le détour du signifiant.

Published in 1989, *The Letter to Louise* put-rather involuntarily-a finger on the family secret revealed later in Leiris' *Journal*, published after his death by Jean Jamin. This, according to Jamin, made an impression on Leiris and led to many consequences. The article is perhaps a little wilted today, but its history makes it a worthy read.

1989 veröffentlicht, lüftete "La lettre à Louise" völlig ungewollt das Familiengeheimnis, das der post-mortem erschienene "Journal" enthüllte.

AUTEUR

FRANCIS MARMANDE

Francis Marmande (Bayonne, Pyrénées-Atlantiques, 1945) : ancien écrivain, essayiste – voir *L'Haleine du temps*, dans *Admirable tremblement du temps* (L'Atelier contemporain, 2015), republication du texte de Gaëtan Picon dans sa propre collection légendaire, *Les Sentiers de la création* (Skira). Avec Catherine Maubon, F. M. fait partie de l'équipe dirigée par Denis Hollier pour le *Leiris* dans la Bibliothèque de la Pléiade (2015). Chroniqueur au journal *Le Monde*.